"La Châtelaine du Liban" [suite]

Autor(en): **Benoit, Pierre**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **11 (1943)**

Heft 5

PDF erstellt am: **17.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-567890

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

„La Châtelaine du Liban“

par Pierre Benoit **(Suite)**

Le retour au „bled“

Le surlendemain, je finissais de déjeuner, quand Roch arriva.

— Enfin, te voilà, tu as vu le major? Que t'a-t-il dit?

— Que tu es guéri, archi-guéri. Par exemple, pour reprendre, à ta sortie de l'hôpital, ta vie de bureau, les casse-tête chinois des renseignements, il n'y a rien à faire. C'est l'existence au grand air qu'il te faut. Le médecin est, là-dessus, du même avis que Walter.

— Walter!....

— Walter, mon vieux — et la voix de Roche s'emplit d'émotion — jamais je n'aurai connu un homme comme lui. J'admirais déjà ce type-là, mais à présent!... Autant de coeur que de courage. Je ne sais si tu arriveras à savoir ce qu'il a fait pour toi. Durant les huit jours où tu es resté dans le délire, il a été sans cesse auprès de toi. Le major voulait le faire sortir, c'est tout juste si Walter ne l'a pas mis dehors. Sur son ordre ta chambre a été consignée à tout le monde. Il était venu pour deux jours seulement à Beyrouth, il y est resté dix. Quant il est reparti, rappelé par ses méharistes qui ne peuvent pas, paraît-il se passer de lui, il m'a chargé de le remplacer. Il serait resté, s'il avait pu prévoir que cette sacrée commission me forcerait moi-même à te quitter.

Je sortis de l'hôpital le 5 Décembre. Je n'avais naturellement pas fait valoir mes titres à un congé de convalescence. Deux jours plus tôt on m'avait remis ampliation d'une décision du géneral commandant en chef l'armée du Levant. Il y était dit que sur ma demande, mon détachement à Beyrouth auprès de l'état major de l'armée (2ème bureau) prenait fin, et que j'étais remis, à dater du 1er Décembre, à la disposition de mon corps d'origine, en l'espèce la deuxième compagnie de méharistes, en station à Palmyre. Comme on le voit, Walter n'avait pas mal employé, en haut lieu, le temps qu'il n'avait pas passé à me veiller, à écarter les oreilles indiscrètes des abords d'un délire qui n'avait pas dû manquer d'être fertile en redoutables propos.

— Voilà qui est terminé, dit Roche. Tout est prêt, j'ai téléphoné à Damas. Tu as de la chance, on met à ta disposition une automobile jusqu'à Palmyre. J'ai commandé une petite Ford pour aller d'ici à Damas. Départ demain matin à 6 h. Je passerai te prendre avec la Ford.

— Tu m'accompagnes jusqu'à Damas?

— Naturellement.

Je le regardais, de façon à faire comprendre qu'un tel dévouement n'était pas, à mon sens, chose absolument naturelle. Il se crut, le cher garçon, obligé à me donner le change.

— Tu penses que je ne vais pas laisser échapper cette occasion d'aller à Damas, où j'ai des camarades.

Il faisait encore nuit quand nous quittâmes Beyrouth. La pluie n'avait pas cessé de tomber depuis la veille. Nous sortîmes de la

ville dans le bruit mou de la boue, que l'automobile balayait en gerbes. Puis, à mesure que nous nous élevâmes dans le Liban, les nuages se dissipèrent. Le jour parut dans un ciel nuageux, troué là-bas vers l'est, par une ardente déchirure d'azur.

Nous arrivâmes à Damas à neuf heures et demie. L'automobile, une Fiat, conduite par un chauffeur tcherkesse, m'attendait dans la cour du train des équipages, prête à partir.

— Vous allez prendre quelque chose avec moi ? nous dit l'officier de service.

— Ce n'est pas de refus, fit Roche.

— Attends, lui dis-je, quand je serai parti. Je préfère m'en aller tout de suite.

Ils comprirent qu'il valait mieux ne pas insister.

— Est-ce qu'on ne peut pas baisser la capote ?

— A votre guise, mais vous aurez froid. Il fera beaucoup de vent dans le désert.

— Baissez-la tout de même.

Je m'enveloppai de mon burnous, laissant un de mes bras libre pour serrer la main de Roche.

— Mon pauvre vieux, mumura-t-il.

Et je m'aperçus que ses yeux étaient humides.

Nous nous embrassâmes. Elle dachète bien des choses de leur vie, pour ceux qui ont su la goûter, la saveur de ces baisers d'hommes.

L'automobile démarra. Je tournai la tête pour apercevoir, aussi longtemps que je le pus, Roche agitant son képi. Puis, il y eut un tournant brusque, et ce fut fini.

Alors l'automobile, dans une ruée sauvage, se lança à travers la steppe. Le vent grandit, terrible. Son bruit devint un ronflement puissant, ininterrompu, couvrant celui du moteur.

Les pans de mon burnous, comme d'immenses ailes, flottaient derrière moi, tendus horizontalement par la vitesse. Tout cet air rapide baignait ma tête, rejetait en arrière mes cheveux. A mesure que l'allure de l'automobile augmentait, il me semblait de plus en plus qu'un miracle était encore possible, que peutêtre je pourrais revivre là-bas, au lieu vers lequel m'emportait ce petit bolide à essence. Je comprenais pourquoi Walter avait jugé qu'à partir de Damas, la présence de Roche auprès de moi ne serait plus nécessaire. Walter, j'allais le revoir! Je me sentis, à cette idée, soulevé par une fièvre, faite à la fois de honte, d'orgueil, de joie farouche. Si bas que j'eusse pu descendre — et lui seul savait jusqu'à quel degré — cet homme, celui que j'aimais et j'admirais le plus, n'avait donc pas douté de moi. Son amitié était là-bas, de l'autre coté des montagnes bleuâtres, qui barraient l'horizon. Elle m'attendait, cette amitié, virile et pure. J'allais pouvoir, tout ensemble, m'y blottir et m'y laver.

Le ciel, ce ciel du désert, le seul qui soit aussi vaste que celui de la mer, devenait maintenant d'un bleu de plus en plus opaque. Rient autour de nous, rien, si ce n'est, de temps à autre un grand oiseau de proie, s'élevant dans l'espace, et y chavirant tout à coup. Sur les terres jaunâtres, des pluies récentes avaient fait croître une

multitude de petites herbes, flore ephémère de cette Saint-Martin bédouine. Au nord, au sud, très loin, ondulaient deux minces lignes de collines qui paraissaient parallèles, mais qui, en réalité, couraient l'une vers l'autre pour former, là-bas, l'invisible gorge que je connaissais bien. Lorsque l'automobile se serait engagée dans cette gorge, alors, ce serait Palmyre... Soixante kilomètres encore! Derrière nous, dans un ciel rouge, le soleil baissait rapidement.

A cet instant, le chauffeur qui, depuis le départ de Damas ne m'avait prêté aucune attention, se retourna vers moi et me désigna quelque chose, quelque chose vers quoi nous allions; je lui fis signe que je savais ce dont il s'agissait.

C'était une haute tour, qui se profilait sur l'horizon. Elle semblait toute proche, mais moi, pour avoir battu mille et mille fois cette région, je savais qu'il nous faudrait bien avant de l'atteindre un quart d'heure encore de notre course folle. Souvent, je m'étais abrité à son pied, tournant autour d'elle suivant l'heure, pour dépister le soleil. Ses environs étaient semés de débris architecturaux, chapiteaux, frontons, métopes, stèles, recouvertes d'inscriptions bilingues. Un essaim tournoyant de moucherons rendait sans cesse cet endroit odieux. On s'y réfugiait cependant pour les haltes à cause de l'ombre de la tour.

Nous approchions de plus en plus du puissant vestige. Déjà on en apercevait les fenêtres, ouvertes sur le ciel pâlissant. Comme nous allions l'atteindre, mon attention se détourna de ce monument que je connaissais trop dans tous ses détails, pour se reporter sur le verrou montagneux qui grandissait à l'est et derrière lequel il y avait Palmyre. A ma grande surprise, l'automobile, comme nous allions dépasser la tour, ralentit, s'arrêta. Je compris.

Au pied de la ruine, dont la muraille orientale nous las avait cachés jusqu'au dernier instant, huit silhouettes de chameaux venaient de surgir, en ligne, face à la piste. Les conducteurs étaient debout, maintenant les bêtes par la bride unique. Un homme se détacha de ce groupe, un officier disparaissant dans l'immense burnous rouge et blanc, il marcha vers l'automobile.

C'était Walter.

Je sautai à terre. Nous nous étreignîmes en silence. Une étrange minute passa, au cours de laquelle nous osâmes à peine, l'un et l'autre, nous regarder.

— Es-tu bien, maintenant? demanda-t-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre indifférente.

— Tout à fait bien, je te remercie. Je te remercie aussi d'être venu à ma rencontre.

— Ce n'est pas moi qui en ai eu l'idée. C'est Jaber. Il ne pouvait venir si loin tout seul. Alors j'ai autorisé les hommes de son escouade à l'accompagner et je me suis joint à eux.

— Jaber est là?

— Il est là. Viens lui dire bonjour, ainsi qu'à ses camarades. Jaber était mon ordonnance, un bédouin de la région d'Alep, qui, en deux ans, ne m'avait pas quitté un seul jour. Quand je vins à lui, son

corps qu'il raidissait au garde à vous, parut frémir. Un immense sourire fit surgir toutes ses dents dans sa face noire.

— Jaber, donne-moi la main.

Je la pressai longuement, cette sombre main rugueuse. Puis je serrai celles des autres.

— Revenez sans vous presser, dit Walter. Toi, Taha-Tahan, prends le commandement. Tâchez d'être de retour cette nuit.

Il se tourna vers moi.

— Je monte avec toi. Ton chauffeur a l'air dégourdi. Dis-lui qu'il s'arrange pour aller vite, on nous attend.

Je n'avais nul besoin de presser mon tcherkesse. L'automobile reprit sa course, qui sembla croître à mesure que le jour tombait.

Le vent fraîchissait. Des fumées violettes montaient du sol. Brouillard, feux d'un campement de nomades? Ni Walter, ni moi ne parlions. Je regardais, sur le parquet de la voiture, ses pieds isolés du bois par la rude semelle de corde qui est toute la chaussure des officiers méharistes. Le vent rabattait sur les écussons de son col sa barbe fauve. Les paupières à demi-closes, il s'abandonnait à la griserie de la vitesse et de l'espace.

— Voici la vallée des tombeaux, dis-je.

Il rouvrit les yeux. Nous venions de pénétrer dans la gorge fameuse que forment en se rejoignant les deux systèmes montagneux entre lesquels l'automobile dévalait depuis Karyatin. Dès que nous y fûmes engagés, l'air se fit froid: de grands pans d'obscurité commencèrent à choir autour de nous.

— Et voici les tombeaux, fit Walter.

Maintenant, à droite, à gauche, s'érigeant sur le ciel dans lequel traînaient les dernières lueurs du jour, de gigantesques parallélépipèdes surgissaient. Nous défilions entre de monstrueuses tours emplies de silence. Seuls, ceux qui sont arrivés à Palmyre à la nuit tombante connaissent l'horreur dont le coeur est étreint à l'apparition de ces géants noirs.

Le chemin s'encombrait de pierres de toutes sortes. L'ombre était maintenant complète. L'automobile ralentit sa course, et, soudain, projetant des cônes jaunes qui se chevauchaient, ses phares s'allumèrent.

— Une cigarette, proposa Walter.

Nous nous baissâmes tous deux pour soustraire au vent la flamme de l'allumette. A sa mince lueur, Walter dut apercevoir les larmes dont mes yeux étaint pleins. Il éteignit brusquement l'.llumette, mais je sentis sous mon burnous sa main qui prenait la mienne; jusqu'à l'arrivée elles restèrent ainsi unies. C. W.